

Dominique Desanti

« C'était vraiment pour moi l'autre vie » Le regard d'une adolescente française sur les intellectuels russes émigrés dans les années 1930

L'émigration (on ne disait pas encore « immigration ») des Russes en France a compté des vagues successives au XX^e siècle. D'abord sont arrivés les réfugiés politiques après l'échec de la révolution de 1905, en majorité des intellectuels. Ensuite, beaucoup plus nombreux et en plusieurs vagues, ceux qui fuyaient la victoire des « bolcheviks » aux années Vingt et Trente. Parmi eux, ceux qui attendaient la fin du bolchevisme en Allemagne et qui ont changé d'asile après l'avènement de Hitler. En ce temps les deux immigrations les plus massives en France étaient les Italiens, « les Ritals », qui venaient travailler et les Russes, réfugiés politiques. En argot on disait « Les Russkoffs ». Je voudrais évoquer quelques-unes de mes rencontres entre 1936 et la fin de la guerre avec quelques écrivains russes émigrés à Paris.

J'ai eu, dans mon adolescence, des rapports assez singuliers avec quelques écrivains russes émigrés. Mon père, demi-Russe, avait l'idée curieuse qu'un enfant de famille multilingue devait plonger entièrement dans la langue du pays où il allait vivre et pourrait être freiné d'apprendre à égalité l'autre langue de la famille. Aujourd'hui les enfants sont bilingues, trilingues, quadrilingues et c'est un avantage pour leur avenir. Bref, pour moi le russe était la langue mystère. Or mon père, conseil juridique, vivait entouré de Russes émigrés. Ils venaient exposer leurs difficultés mais aussi en amis, le soir, boire un verre ou deux ou trois. Ils parlaient français, mais dès que la discussion s'animaient, ils passaient au russe. Et moi, j'étais perdue dans la langue mystère.

On me dit qu'à l'École des Langues Orientales, le russe était enseigné par un Français qui avait vécu la Révolution en Russie, en était revenu anti-bolchevik et fervent orthodoxe... Et c'était sa dernière année. J'avais quinze ans, l'âge des audaces. Je me fis délivrer par le lycée un papier où mon âge était inscrit en chiffres. Rien de plus facile que de maquiller un 5 en 8. C'est ainsi que je commençai d'apprendre le russe avec Pierre Pascal.

Mais bien avant je fréquentais les amis de mon père. Le premier fut l'écrivain Boris Zaïtsev et sa famille. Mon père, laïque militant, aimait beaucoup ce croyant orthodoxe pratiquant. Sa fille Natacha jouait les grandes sœurs et

m'emmenait au cinéma voir des films interdits. Quand enfin je pus lire *Anna*, un livre de Zaïtsev, je le sacrai grand écrivain.

Chez les émigrés russes, la solidarité est une obligation que la tradition russe amplifiait. Ils organisaient, au profit de leurs associations, des rencontres littéraires. Ça s'appelait des « vetcherinki », de petites soirées, au bénéfice des diverses unions : les écrivains, les artistes, les malades, les étudiants. C'est ainsi que j'ai connu, entre autres, les Merejkovski. Traduit depuis longtemps, Dimitri avait des amis français qu'il invitait pour « opérer le mélange ». Et chacun observait l'exotisme de l'autre. Son épouse, Zinaïda Hippus, auteur d'histoires brèves, était uniment surnommée « la vipère »... Il paraît que Trotski l'appelait « la sorcière ». Même mon père, généralement bienveillant, soupirait que trop de méchanceté lui « râpait-le-talent ».

Mais eux me racontaient la vie en Russie de ce que l'on nomme à présent l'âge d'argent. Ils recevaient chez eux à partir de minuit. Et quand il ne faisait pas trop froid on montait sur leur terrasse qu'ils appelaient la Tour et on se livrait à des improvisations poétiques, puis on redescendait pour manger des œufs en neige. Je me sentais initiée aux festivités des intellectuels russes. Y avait-il à Paris des réceptions qui commencent à minuit ? Balzac en parle, mais depuis ?

Merejkovski fréquentait des auteurs de la *Nouvelle Revue Française*. C'est par lui que j'ai été initiée à mes auteurs-clé : Gide, Malraux, Proust et au « lyrisme de l'ignoble » de Céline.

Je comprenais tout et me débrouillais déjà en russe quand j'ai fait des rencontres qui m'ont marqué. À l'époque, à Paris, on publiait deux quotidiens russes, tous les deux antibolchéviques. L'un, les *Dernières Nouvelles*, républicain, l'autre conservateur et plutôt monarchiste, la *Renaissance*. C'est aux *Dernières Nouvelles* que mon père, radical-socialiste et laïque, avait des amis. D'abord le directeur, l'historien Milioukov, puis l'ambassadeur à Paris du bref gouvernement démocrate de Kerenski, Maklakov, homme grand, cordial, ouvert à tous, qui parlait parfaitement le français et l'anglais. Eux deux, Milioukov et Maklakov m'ont encouragée dans mon apprentissage du russe. Et aussi à tenir un journal intime. Ils me disaient : « Tu verras, de temps en temps tu le reliras et tu verras comment tu es devenue toi ». Ça me paraissait très russe. L'émigration russe, c'était vraiment pour moi l'autre vie à laquelle je désirais avoir accès.

J'ai rencontré Alexandre Kouprine juste avant qu'il ne décide de retourner en Russie. Il avait 65 ans et il était pour moi une relique. Son livre *Le duel* avait été approuvé par Léon Tolstoï, par Tchékhouv et par Gorki. Et je serrais une main que ces trois gloires avaient serrée. Ce grand homme, qui avait beaucoup bourlingué, disait avec amertume qu'un écrivain ne pouvait